

**“Comme
un papier
tue-mouches
dans une
maison
de vacances
fermée”**

**La Parole Errante
à la Maison de l'Arbre
9 rue François Debergue
Montreuil 93100**

de mai 68 à... CHANTEUR



**“Faire
la révolution,
là où l'on
se trouve.”
*Anne Querrien***

Propos recueillis
par Pierre Vincent Cresceri
et Stéphane Gatti
Rédaction et mise en forme
Benoit Francès

“Faire la révolution, là où l’on se trouve”

Entretien
avec
Anne
Querrien

“Faire la révolution, là où l’on se trouve”

Soutenir le FLN, les Vietnamiens, les Chinois, les Cubains... ? Oui, mais d'abord faire la -révolution là où l'on est, répond le psychanalyste Félix Guattari. Déterritorialisation, reterritorialisation, rhizomes, tissage, failles, schizo-analyse ; une prolifération de concepts qui n'épuise pas la diversité de ces micro-expériences, de ces tentatives d'ouvrir des espaces de liberté dans tout le champ social. Anne Querrien, sociologue-urbaniste, active dans le Mouvement du 22 mars puis secrétaire générale du Cerfi créé par Guattari, a choisi ces traversées souterraines pour prolonger l'inventivité de mai 68. Il n'y aura pas de guerre civile, alors il faudra faire de la micro-politique. Plutôt que le dogmatisme sans issue réelle des groupuscules d'extrême gauche, des stratégies d'alliance, de collaboration, de déprise avec les pouvoirs et de déplacements dans leurs interstices. Et, ce faisant, changer les façons de faire ; singularité de mai 68, les critiques propres au champ psychiatrique sur les identités, les rapports de pouvoir, le familialisme vont devenir, par le biais du mouvement, des outils génériques de transformation de la vie quotidienne. Ainsi Anne Querrien peut passer de la psychothérapie institutionnelle que pratique La Borde à l'implication dans des programmes de rénovation urbaine. Tout en faisant face à l'ambiguïté propre à l'« impureté » d'expériences toujours à repenser : la partie de cache-cache jouée avec les administrations étatiques, qui permet leur existence et les expose à la récupération.

“Faire la révvolution, là où l'on se trouve”

“Faire la révolution, là où l’on se trouve”

En 1965, j’étais étudiante à Sciences-po, militante à l’Unef et proche de la Gauche syndicale. Cela m’a valu une ascension 5 syndicale assez rapide puisque ce courant m’a propulsée présidente de la section de Paris de la Mutuelle des étudiants de France. Je me suis retrouvée là-dedans et j’ai été très vite choquée par le corporatisme des étudiants, y compris de la Gauche syndicale. Cette espèce de militantisme comme force d’appoint du Parti communiste ne m’intéressait pas. J’entends alors mes camarades de l’UEC-sciences-po-sciences-éco – Liane Mozère, François Fourquet, tout ce petit groupe que l’on va retrouver ensuite au Cerfi – se battre les flancs parce qu’il y avait un conflit au sein de *La Voix communiste*. D’un côté, certains disaient : « Maintenant que la guerre d’Algérie est terminée, on adopte une position anti-stalinienne en soutenant les Vietnamiens, les Chinois et les Cubains. » De l’autre, Félix Guattari disait : « Non, on doit essayer de faire la révolution en

“Faire la révolution, là où l’on se trouve”

France dans nos pratiques. De nombreuses personnes veulent transformer la pédagogie, l'architecture, la musique, la contraception. » Il fallait un texte de rupture. J'ai proposé de l'écrire. Il s'est appelé le texte Saumon, parce que c'était la couleur du papier et qu'il voulait remonter aux sources. Nous avons alors créé un groupe, la FGERI [fédération des groupes d'études et de recherches institutionnelles]. C'était fin 65. On a créé des groupes d'expression libre chez les enseignants ou chez les artistes – sur les thèmes que je viens d'évoquer.

Parallèlement, je me retrouve propulsée par les copains vice-présidente des Bapu [bureaux d'aide psychologique universitaire] et du planning familial de la Mutuelle des étudiants de France. En 66, notre groupe soutient les situationnistes en affirmant qu'ils ont raison de condamner la psychanalyse au moment où les praticiens des Bapu invitent leurs patients à continuer des analyses gratuites dans un cadre marchandisé. Nous créons aussi des sections du planning familial étudiant dans toute la France. Cela peut paraître ridicule aujourd'hui, mais, à l'époque, donner la contraception sans l'accord des parents, la majorité étant à vingt et un ans, ainsi que d'autres types de contraceptions que le diaphragme, était un acte politique. Il fallait donc avoir des pilules, des stérilets et nous étions obligés d'aller les chercher à l'étranger. On retrouvait des attitudes proches de celles du soutien au FLN : on ramenait des valises avec de la contraception pour les étudiants français.

La scission dont tu parles est celle qui a donné lieu à ce qu'on a appelé « l'opposition de gauche » ?

Non, l'opposition de gauche au Parti communiste s'est créée pendant la guerre d'Algérie. Le Parti communiste était pour la paix et les opposants pour le soutien au FLN. Ils portaient des valises et se faisaient arrêter. Il y a eu pas mal de gens mis en

taule. Cette opposition était constituée de gens qui étaient au Parti communiste. Tout le monde le savait, mais ils n'étaient pas virés. Puis la guerre d'Algérie s'est terminée en 62. Ceux qui étaient dans l'opposition de gauche ont eu alors de nombreuses discussions en se demandant ce qu'ils allaient faire. Félix a adopté cette position : « On va révolutionner les endroits où l'on se trouve. Bien sûr, il faut aussi parler de grande politique, mais ce n'est pas le centre de nos préoccupations. » À l'Unef, Kravetz et compagnie n'étaient pas en accord avec cela. Ils voulaient seulement faire du journalisme à propos de ce qui se passe dans le monde, mais pas changer la manière de faire du journalisme. Il y a vraiment eu un clivage entre des gens en réalité très proches qui, par ailleurs, sur les problèmes internationaux, avaient à peu près les mêmes idées.

Des Bapu à La Borde

*C'est le moment où, pour le mouvement révolutionnaire, 7
d'abord avec Félix, puis avec Lacan pour d'autres courants de
l'extrême gauche, les questions de la psychiatrie et de la psy-
chanalyse vont prendre de plus en plus d'importance.
Comment es-tu entrée là-dedans ?*

Pour ce qui me concerne, il y a eu un événement très important. C'est ce qui s'est passé dans le cadre de l'Unef à la Mutuelle nationale des étudiants de France avec les étudiants d'origine agricole. À l'époque, il y avait cinq cents étudiants fils de paysans en France, dont deux ou trois cents à Rennes. Ils avaient un taux de suicide dix fois supérieur aux autres étudiants. C'est énorme. À L'Unef, on avait un Centre étudiant de recherches syndicales. On y faisait de la sociologie et de la

recherche-action sur nos problèmes d'étudiants. On a eu l'idée de faire une recherche-action avec ces étudiants d'origine paysanne. Pendant un an, ces étudiants ont été priés de constituer des groupes de travail à la section locale de la mutuelle étudiante. Ces groupes étaient animés par correspondance par les étudiants de Rennes. Ils fabriquaient des thèmes de discussion. Une fois par mois, tout le monde discutait sur l'ensemble des questions élaborées. À la fin de l'année, aucun étudiant d'origine paysanne ne s'est suicidé. Les étudiants de Rennes ont d'ailleurs obtenu la création d'un lieu d'activité, l'Office social et culturel de Rennes, et d'un terrain de sport. Cela a très bien marché. J'ai été complètement fascinée par cette expérience parce que j'avais envie d'être sociologue pour être effectivement révolutionnaire, c'est-à-dire étudier la société pour la transformer, la rendre plus égale... Au fond, même si je n'étais pas anarchiste et que je n'y connaissais pas grand-chose, j'avais cette idée qu'il fallait que les choses se fassent par la base et pas du tout par le sommet.

- 8 Suite à cela, on a demandé aux psychanalystes des Bapu de trouver des thèmes et de faire des groupes au lieu de prendre les gens en analyse individuelle. Évidemment, ils ont refusé. Les Bapu datent de 50. Quand on arrive, ils existent déjà. Les psychanalystes et l'Unef ont obtenu de la Sécurité sociale le droit à des psychanalyses remboursées pour les étudiants. Les praticiens se faisaient payer à la vacation par l'Unef, qui elle-même était remboursée par la Sécurité sociale. Félix Guattari, Muyard, enfin cette génération de mai 68, disent : « On s'aperçoit que vos Bapu ne règlent rien et que les étudiants en cure individuelle iront par la suite, dans la vie civile, en cure individuelle payante s'ils en ont les moyens. Cela va les aider à survivre, peut-être à réussir leurs examens et devenir des cadres intéressants, mais, au fond, cela ne change socialement rien au problème. » D'où l'idée d'un hôpital commun étudiants-ouvriers,

où le fait d'introduire de l'hétérogénéité produirait peut-être autre chose. C'est-à-dire des étudiants qui, après avoir été en cure dans cet hôpital, verraient la vie différemment, créeraient des entreprises avec leurs copains ouvriers. La Borde, c'est aussi cela.

La Borde, un possible récupéré

Muyard avait pris contact avec La Borde pour réfléchir à un équipement psychiatrique. Il était lui-même psychiatre et avait été président de l'Association générale des étudiants de Dijon. L'idée était de faire un équipement expérimental étudiants-ouvriers non pas à la campagne, mais en ville. Le projet était assez avancé, mais la Sécu faisait barrage. La première fois que l'on se rend à La Borde, on prend le petit -déjeuner avec les pensionnaires et le type qui est en face de nous dit : « Ici, on nous empoisonne. Tout ce pain-là est empoisonné. » C'est un choc, même s'ils sont certainement moins médicamentés ⁹ que dans d'autres établissements... Je suis allé deux fois à Sainte-Anne comme cliente et je n'ai pas entendu ce genre de réflexion, mais d'autres choses très intéressantes. Il n'y avait pas la même agressivité parce que le niveau de médication était sans doute plus élevé. Par la suite, le rapport entre capitalisme et schizophrénie sera théorisé. Une faille de l'humain est traitée par l'exclusion alors qu'elle pourrait être traitée autrement. On ne sait pas encore très bien comment. Au fond, la révolution, ce n'est pas prendre le pouvoir et cogner sur tous ceux qui le possédaient auparavant. C'est travailler avec tout le monde autour de cette faille, de cette production permanente d'exclusion qui peut aussi être mentale et se demander comment faire autrement.

Sous l'Occupation, à Saint-Alban en Lozère, Oury et Tosquelles avaient conçu un hôpital psychiatrique avec, notamment, les paysans du coin. Ils accueillaienent des résistants et cachaient des gens. Les personnes qui ont survécu se sont retroussé les manches et ont cultivé elles-mêmes leurs patates. Ils ont survécu en sortant des rôles assignés à la psychiatrie. Durant cette expérience, on s'aperçoit que les gens vont mieux. C'est aussi ce que dira Deligny. La moitié des gens ne remet plus les pieds dans les institutions psychiatriques en se soignant par la participation à une vie quotidienne où ne se posent plus ces problèmes de statut. Oury crée La Borde avec quinze malades qu'il enlève de l'hôpital de Blois pour organiser la vie à sa manière avec son copain Félix Guattari. Oury a une optique assez communautaire. Il est intéressé par les grands fous et le fait de leur rendre la vie possible. Tout comme Deligny, on reçoit à côté d'eux des gens un peu moins fous qui amènent, entre autres, des moyens économiques. On constate expérimentalement que La Borde, avec ses cent vingt lits, soignait autant de gens qu'un hôpital de deux mille lits. Dans un premier temps, c'était révolutionnaire, et puis cela a été complètement récupéré. Aujourd'hui, tous les hôpitaux fonctionnent ainsi, les gens sont en petite cure.

La différence entre Oury et Félix est que ce dernier s'intéresse énormément aux rapports que La Borde entretient avec la société. Par exemple, lorsque des médecins du ministère sont arrivés pour comprendre comment cela fonctionnait, il les a accueillis à bras ouverts et ils ont commencé à réfléchir ensemble. À partir de ces réflexions, il a écrit avec médecins et architectes un numéro de la revue *Recherches* à propos de la création d'hôpitaux psychiatriques urbains de moins de cent lits fonctionnant sur le modèle de La Borde. Il faudrait reprendre le texte, mais je suis persuadée que les ingrédients de La Borde, la participation plus ou moins commune à un idéal politique et la

fameuse grille, confrontés au fonctionnement d'un hôpital psychiatrique « normal », peuvent devenir horribles quand ils sont imposés comme des modèles. Chose étrange, on a produit un modèle proche de celui qu'avait élaboré la psychiatrie mondiale dans le cadre de la doctrine du secteur. Avec peu de lits et des structures légères, seules choses compatibles avec l'urbanisation, on pouvait soigner autant de gens qu'avec beaucoup de lits. La Borde a donc fourni une espèce de preuve expérimentale de cela. Pour le coup, une preuve qui n'a rien de révolutionnaire. Cela ne dérangeait pas tellement Félix. Il disait : « On n'a qu'à passer à autre chose et puis c'est tout. » De même à Trieste, Basaglia et d'autres ont commencé à sortir les fous de l'hôpital. Cela s'est très bien passé pour la plupart, mais certains sont devenus SDF. Aujourd'hui, c'est devenu la norme. Quoi qu'il arrive, un patient n'a pas le droit de rester plus de cinq jours et cela produit des sans-abri.

Félix Guattari essaye de « débaucher », notamment dans le milieu étudiant, tous ceux qui semblent intéressants pour l'ac-

11

Non, je crois que Félix a toujours vécu sur plusieurs pieds à la fois. Il a été militant dans les Auberges de jeunesse quand il était jeune. Quand il est arrivé à La Borde, il avait gardé tout un tas de relations. Par exemple, on était en relation avec un groupe de militants ouvriers d'Hispano-Suiza, qui avait fait partie de *La Voix communiste*. Cette usine était à Colombes. C'était tout simplement l'endroit où Félix avait grandi. Il avait gardé des contacts avec ses copains de classe. À La Borde, c'est d'abord Oury le principal personnage. Quand Félix est arrivé à La Borde, il s'est occupé de la gestion. Oury a une finesse d'analyse psy fantastique, mais en termes d'organisation, il n'a pas une très grande résistance par rapport à la

poussée permanente de la Sécu comme puissance de normalisation absolument effrayante. Alors, Félix faisait un peu feu de tout bois. Entre autres, il y avait cette ressource extraordinaire des gens qui, pendant la guerre d'Algérie, voulaient être dispensés du service militaire et avaient besoin de se faire passer pour fou. Ils arrivaient à La Borde en tant que malades et ces philosophes, ces anthropologues, ces futurs journalistes ou autres participaient à la vie de La Borde avec des capacités de réflexion collective importantes.

Il y a cette phrase de Lautréamont reprise ensuite par André Breton : « La rencontre d'un parapluie et d'une -diligence sur une table de dissection. » C'est cela l'événement, deux hétérogénéités que l'on arrive à tricoter ensemble pour produire une troisième chose. Félix était un grand artiste de ce genre de productions. À La Borde, un système avait été inventé un peu par hasard. C'était une clinique psychiatrique qui fonctionnait, pour des raisons complètement contingentes, avec beaucoup de personnel, infirmiers et médecins, d'origine paysanne. Ces 12 médecins étaient des militants révolutionnaires. En ce qui concerne les rémunérations, un système de pot commun faisait qu'ils étaient salariés en-dessous de ce qu'ils gagnaient. À l'époque, ce n'était pas comptabilisé de manière différenciée par la Sécurité sociale. Autre exemple, un beau jour, les infirmières avaient toutes décidé d'être en congés parce que cette semaine-là leurs enfants l'étaient. Félix a eu l'idée d'organiser de façon égalitaire les infirmières et les femmes de ménage qui restaient disponibles. Ils ont appelé cela Groupes soin-animation-ménage. Les stagiaires étudiants, les paysans et les quelques infirmières participaient à l'ensemble des activités et des soins, sauf pour les piqûres intraveineuses. Il s'agissait de dé-hiérarchiser le fonctionnement.

La réforme de la Sécurité sociale de 67 a obligé la clinique à différencier les revenus des médecins du reste de ses revenus. À

ce moment-là, les médecins étaient imposés sur leurs revenus réels et non plus sur le salaire donné par la clinique. Ce n'était plus possible de mettre en place un pot commun qui permettait de financer d'autres activités. Félix a commencé par s'arracher les cheveux. Des inspecteurs du ministère de la Santé qui faisaient un rapport sur les lieux de soins fonctionnant avec très peu de lits lui ont alors dit : « Vous avez tout un personnel d'intellectuels et d'étudiants. Pourquoi ne faites-vous pas un bureau d'études pour vendre vos idées comme nous le faisons ? » On a donc créé le Cerfi en recopiant les statuts du bureau d'études de Rocard, qui s'appelait l' Adels. Le Cerfi n'était pas un projet en soi. Il a été lancé avec l'aide de copains de différentes spécialités pour surmonter cet événement externe.

Ce que tu racontes, la tentative de mettre en cause la hiérarchie, François Dosse en parle dans son livre sur Guattari et Deleuze. Il dit que Félix décidait, chaque semaine, qu'untel qui est médecin allait s'occuper de telle ou telle chose. Chacun n'était donc pas forcément affecté à la tâche professionnelle pour laquelle il travaillait à La Borde. Chaque semaine, des polémiques autour de cette façon de répartir le travail avaient lieu, semble-t-il.

13

Je trouve cette interprétation un peu outrée. Félix a inventé ce qu'il appelait « la grille ». C'est un système à double entrée. Dans les entreprises, c'est classique. D'un côté se trouvent les grandes fonctions à remplir avec, en effet, l'idée que, pour chacune d'entre elles, il y a coproduction par les différentes strates. De l'autre côté, en ligne, se trouve le nom des gens. Alors, on croise à partir de leurs desiderata, leurs jours de présence et, parfois, on constate d'énormes trous. Il n'y a personne tel jour pour s'occuper de telle chose. On fait donc un

peu de forcing. Personnellement, pour avoir travaillé dans la formation permanente de 68 à 71 et côtoyé le monde de l'entreprise, cela ne m'a jamais paru si extraordinaire que cela. C'était, peut-être, un peu plus rigoureux. Quand il y avait un problème, Félix utilisait tous ses pouvoirs de séduction ou d'insultes pour résoudre la question. C'est certain ! Mais cette grille, je crois, est quelque chose d'assez normal dans une entreprise. C'est vrai qu'à l'Éducation nationale, ça ne se passe pas comme ça. Les gens sont organisés hiérarchiquement, ceux qui ont le plus de points choisissent les premiers, et ainsi de suite.

Le Cerfi et Le Mouvement du 22 mars

Tout cela va créer un espace assez particulier qui va entrer en résonance avec le Mouvement du 22 mars, notamment.

14 Cette position n'émane pas simplement de notre tout petit groupe. Elle est beaucoup plus large et partagée. Je pense, par exemple, à Schalit qui était responsable du journal *Clarté*, le journal de l'Union des étudiants communistes. Jusque-là, ce journal ne parlait que de politique française ou internationale de la même façon que les communistes traditionnels. Un beau jour, Schalit publie un reportage se demandant ce que les femmes ont dans la tête. Il avait interrogé sa propre femme pour le réaliser. Et *Clarté* a évolué en journal de discussions sur la vie quotidienne. Du point de vue politique, ces personnes se raccrochaient à ce que l'on appelait le courant italien. Ils étaient très mesurés, pas très révolutionnaires et n'ont pas été beaucoup présents dans le mouvement. Mais ils ont joué un rôle important pour ouvrir les têtes sur ces questions-là.

En fait, nous étions un tout petit groupe, ce que Jean-Pierre

Duteuil appelait le groupe « anti-groupes ». On était un peu à côté. Le Cerfi commence en 67 à cause de cette histoire de Sécu. Félix voulait faire du fric avec un bureau d'études, même si nous n'en avons jamais été capables. On travaillait donc à ce rapport sur les hôpitaux psychiatriques. Mais il faut faire attention à ne pas reconstruire l'histoire : il y a beaucoup de contingences dans tout cela. Le 22 mars, dès 9 h du matin, nous étions complètement électrisés par une ambiance qui s'était constituée petit à petit les temps précédents. Par exemple, je me souviens d'avoir foutu le bordel dans le cours de Crozier en affirmant que tout ce qu'il nous racontait ne tenait pas la route. Il ne jurait que par la sociologie américaine et on lui hurlait que les Américains se prenaient une dérouillée au Vietnam. Personne ne m'avait dit de faire cela, mais, tout d'un coup, je ne pouvais plus supporter ces propos pro-américains. Il y a des choses qui ne s'expliquent pas. Pourquoi ça s'électrise et que l'on décide d'occuper ? Avant la journée du 22, le cœur du mouvement n'a rien à voir avec le Cerfi. C'était plutôt le groupe de l'Unef, des sociologues de Nanterre, des gens qui se réunissaient pour rigoler après le repas au resto U. Il y avait Daniel Cohn-Bendit, Marc Kravetz, une vingtaine de personnes, surtout des types et quelques filles. C'est ce noyau-là qui a occupé la fac et qui s'est élargi ensuite. Serge July est arrivé après. Tous les jours, on faisait des AG dans des lieux privés avant que les facs soient occupées. D'abord chez Évelyne et Serge July, puis chez Félix. La jonction s'est faite et on est allé dans le local du Cerfi.

Pour ce qui est de mai 68, je bossais à Nancy le 3. Je déboule de mon train et je vais à la Sorbonne puisqu'il y avait un meeting de prévu. Elle était fermée. Les flics embarquaient tous les copains. On les voyait par les fenêtres des cars. Je me retourne, le boulevard Saint-Michel était plein de barricades avec des gens que je ne connaissais pas. Tous les militants que je con-

naissais étaient dans la Sorbonne. Je trouve à côté de moi la femme de Serge July et l'on se dit : « Ces gens qui font des barricades vont se faire ramasser par les flics. Cela va être un carnage. » On se précipite toutes les deux à Ulm pour aller chercher les maos, le seul service d'ordre qui n'était pas dans la Sorbonne. On y trouve Jean-Jacques Porchez, une radio collée à l'oreille. Ils étaient cinq-six et on leur dit : « Il y a des gens qui se battent dans la rue, il faut que vous veniez. » Ils nous répondent : « Les autres ont été arrêtés et nous n'y sommes pas. Ces gens sont sûrement des fascistes. »

16 La période de mai arrête d'être révolutionnaire le 21, parce que Cohn-Bendit n'a plus le droit d'entrer en France. July et d'autres sont pris de panique : « On n'a plus notre haut-parleur, alors il ne faut pas laisser n'importe qui répondre n'importe quoi aux journalistes. » Il faut dire que dans ce mouvement, il y avait des jeunes qui n'avaient aucune formation politique et qui pouvaient raconter vraiment n'importe quoi. July convoque un bureau du 22 mars où il y avait à peu près dix personnes. Ils disent : « Dorénavant, nous prenons les décisions. Nous sommes le bureau et nous introduisons les AG. » À moi et Herta, une copine anar, ils disent : « Vous ferez les intermédiaires avec les masses. » Ils n'en avaient rien à foutre d'être des intermédiaires, mais nous étions repris par la logique de l'organisation politique. Je me suis alors dit que le ver était dans le fruit. En fait, l'intéressant est qu'on a toujours pris des décisions en petites AG. Il n'y a jamais eu d'élection. Tout était autoproclamé, y compris ce fameux bureau. D'ailleurs, on a retrouvé, par la suite, ce mode de fonctionnement au Cerfi où l'AG était introduite et prise en présidence par la personne qui avait envie que tel problème soit abordé. Cette révolution s'est effondrée comme un château de cartes à partir du moment où ils ont retiré l'essence, les cigarettes et organisé leur superbe manifestation fin mai. C'était d'une fragilité absolument extraordi-

naire et, en même temps, cela remuait les méninges de beaucoup de gens. Je voyais, par exemple, ma mère et ses amies qui ne parlaient que de ça. Nous, nous étions quand même défaits, déprimés. Je ne sais pas comment dire... On avait moins l'impression d'être dans un bouillonnement que les gens qui n'avaient rien fait, mais notre esprit avait été remué.

L'ambiguïté des contrats

En même temps, pour beaucoup de gens, cela va accélérer les choses dans ce qu'ils mettent en œuvre. Après mai, le Mouvement du 22 mars n'existant plus, pour toi, il va y avoir le Cerfi, puis le mouvement des femmes.

Oui, mais cela ne se passe pas du tout de manière linéaire. Je me rends au camping anar, qui avait lieu tous les ans au mois de juillet près d'Hendaye avec les anars espagnols. Cela ne s'est pas bien passé et je suis partie en stop sur la Côte d'Azur 17
me changer les idées. Quand je rentre à Paris, je suis très seule. July, Geismar et Évelyne étaient en train d'écrire *Vers la guerre civile*. Je ne la voyais pas, ni en théorie, ni en pratique. Eux, ils affirmaient qu'il y avait beaucoup de jeunes qui voulaient faire des choses et qu'il fallait les couvrir théoriquement. Je suis sceptique et je me retrouve donc complètement seule parce que j'étais très liée à eux pendant les mois de mai et juin. D'autre part, je ne retourne pas au Cerfi.

Un jour, Liane Mozère m'appelle : « On a un copain accusé d'avoir foutu un flic par terre. Il risque de la prison ferme. » Il était un peu fragile psychologiquement et avait réussi à avoir un poste dans l'Éducation nationale. S'il faisait de la taule, il était grillé et ce serait catastrophique pour lui. Je lui réponds

que j'étais là le jour où il avait été arrêté et que je savais très bien qu'il n'avait pas foutu de flic par terre. Je décide de témoigner pour lui. Je vais voir l'avocat Gilbert Klajman qui me dit : « Tu es complètement folle, tu vas être fichée. » Je lui réponds que je le suis déjà, que ce n'est pas un problème. Le copain a écopé d'une amende, mais pas de prison. S'en est suivie l'idée, avec Félix, qu'il fallait rebondir en créant une organisation de défense des personnes accusées après mai 68. Elle s'appelait Défense active et j'en étais la secrétaire générale. Maurice Clavel en était le président et Gilbert Klajman faisait partie du bureau. On faisait un petit journal. Nous avons été immédiatement imités par les maos qui avaient plus de moyens. Ils ont créé le Secours rouge. Nous avons donc arrêté notre activité au bout d'un an.

18 J'ai de nouveau travaillé au Cerfi pour pouvoir payer une psychanalyse que j'avais entamée avec Félix. Le Cerfi vivotait. Un beau jour, une personne du ministère de l'Équipement se pointe avec le numéro de la revue *Recherches* dans lequel on avait publié l'enquête sur les hôpitaux psychiatriques urbains de moins de cent lits. Elle nous dit que son chef veut nous voir. Celui-ci nous demande si nous accepterions de travailler sur le fait que l'État ne sait pas saisir correctement la demande sociale. C'était intéressant. Les contrats avec le ministère de l'Équipement ont commencé de cette façon. À ce moment-là, le Cerfi a pris une autre dimension, comportant de nombreuses ambiguïtés. La principale ambiguïté a eu, je pense, raison du Cerfi. On travaillait par contrats tout en ayant la volonté de fabriquer un lieu collectif. Une fois de plus, comme à La Borde, ce lieu brassait beaucoup de gens qui, sans être psychiatisables, étaient un peu à côté de leurs pompes à cause de la came ou parce qu'ils voulaient faire de la vidéo à plein temps. On avait des contrats qui, dans une économie normale, auraient fait vivre à peu près cinq personnes. Il fallait en faire vivre vingt-cinq. On

était payé au Smic. C'était minimal pour les gens qui travaillaient réellement. Assez rapidement, certains, comme Fourquet ou Murard, ont eu le sentiment d'être exploités et une guerre intestine s'est installée. Ce sentiment était, en effet, contredit par d'autres, les lieutenants idéologiques de Félix et moi-même. Cela a quand même duré un certain temps. Mais lorsque les contrats du ministère de l'Équipement ont cessé, la dispersion a débuté, avec de plus des petits contrats sur des thèmes spécialisés.

Il y a un numéro marquant sur l'histoire de la psychiatrie de secteur qui montre bien les tâches intellectuelles que se fixait le Cerfi, mais aussi ses limites. Les promoteurs de l'enquête ne cessent de se situer vis-à-vis des acteurs de l'histoire qu'ils déroulent. On arrive ainsi à comprendre où chacun en est dans sa démarche. Or il y a une chose assez drôle : les auteurs de l'enquête, qui doivent concevoir une programmation pour Évry, apparaissent comme réformistes face à Lucien Bonnafé. C'est quand même le stalinien de service, mais il fout la merde en disant qu'il faut arrêter avec les aménagements. Il est alors taxé d'irresponsable par tout le monde, et, notamment, par Guattari.

19

Ce numéro est porté par l'héritage de la psychothérapie institutionnelle. Il essayait, à mon sens, de rendre justice à tout ce travail dans la période contemporaine. D'ailleurs, lors des tractations avec le ministère de l'Équipement, Félix disait : « On est porteur de tout un courant qui a réalisé des choses et qui apporte des possibilités autres. » On a été très mal vu par les communistes. Parce que ces possibilités rendent a priori les mêmes services avec moins de fric et donc moins de personnel. On va effectivement essayer de porter le mieux possible les fruits d'un héritage auquel on est fidèle tout en se donnant

les moyens de le critiquer. Je crois que l'on ne souhaitait pas se foutre à dos trop de monde. Mais, aujourd'hui, on voit que ces choses ne tiennent plus. La dispersion a fait que l'on est incapable de reprendre ce travail. Ce numéro est un document historique, obsolète aujourd'hui. Par exemple, aujourd'hui, dans la revue *Chimères*, il est frappant que la psychiatrie soit évoquée sur un mode totalement réactif, voire réactionnaire : « On n'aurait pas dû ouvrir les hôpitaux psychiatriques ! »

Ce n'est pas la grande explosion de mai qui est venue s'injecter dans tout cela. C'est quelque chose de plus large venant de la Résistance, qui s'est retrouvé dans mai. Cette question continue, d'ailleurs, à se poser aujourd'hui à travers le problème du fascisme, alors, des gens qui ont participé à mai 68 s'en foutent éperdument. C'est le phénomène de la gauche caviar. C'est-à-dire de ne pas être dans cette continuité qui est beaucoup plus longue.

20 Dogmatisme dans le mouvement des femmes

Qu'est-ce que le mouvement des femmes a représenté dans cette trajectoire ?

J'ai un point de vue un peu particulier. Avant 68, il y avait des femmes parmi les animateurs des sections locales de la Mnef. Il y a là une émergence des femmes, notamment autour des questions de contraception. Aux assemblées générales de l'Unef, il n'y avait pas de femmes. On devait être trois sur deux cents personnes dans l'amphi annexe de la Sorbonne. Au 22 mars, il y avait beaucoup plus de femmes dans un rôle de coordination, mais pas de haut-parleur. C'est une émergence des femmes qui

n'a rien à voir avec l'acte de l'Arc de Triomphe, où je n'étais pas. Ensuite, en 71, je suis allée aux AG des Beaux-arts. C'était au fond la reprise du style mai 68. Une AG qui discute des choses à faire. Tu ne sais pas qui est là, il n'y a pas de chef. Il y a cent cinquante personnes qui discutent ensemble en levant la main, parlant chacune à leur tour et s'écoutant. C'est assez extraordinaire. Je me souviens d'une réunion où une fille a pris la parole en disant qu'elle était employée de maison et qu'elle ne pouvait pas parler parce qu'elle n'avait pas de formation. Elle a parlé pendant une demi-heure de manière remarquable. J'ai eu pourtant assez vite le sentiment que la manière dont on parlait des femmes était étrange. On parlait de leur oppression par rapport au fait de s'occuper des enfants, alors que nous n'en avons pas. Quelque part, on parlait pour les autres. Il y avait des groupes de travail sur le viol où les filles racontaient des histoires absolument horribles. Je devenais complètement paranoïaque. J'avais peur d'être violée dans la rue. Mais avec, quelque part, l'idée que pour être une vraie femme, il fallait avoir été violée. Je me suis alors dit : « J'arrête d'aller à ce groupe parce que c'est vraiment de l'auto-intoxication. » Il y avait aussi une espèce d'angoisse qui montait dans cette assemblée générale. Malgré le côté sympathique, a commencé à naître pour beaucoup un sentiment ambivalent d'attirance et de répulsion par rapport à l'homosexualité féminine. Les filles qui parlaient le plus fort étaient homosexuelles. Elles parlaient à des femmes hétéros de choses qu'elles ne connaissaient que de manière imaginaire. Antoinette Fouque a créé le groupe Psychanalyse et Politique, où elle a poussé tout le monde. Cela a été reçu comme un coup de force absolument épouvantable qui a stérilisé le mouvement. Pour des raisons politiques, il fallait être homosexuelle et être en psychanalyse avec une femme. Le groupe qui s'est créé autour d'elle était très dogmatique et très essentialiste. J'ai sympathisé avec un autre groupe

21

de femmes, homosexuelles pour la plupart, qui s'appelaient Les Petites Marguerites ou Les Gouines rouges. Elles avaient comme dénominateur commun d'être à peu près toutes des écrivains professionnels ou d'avoir envie de l'être. Il y avait Monique Wittig et Christiane Rochefort. Ce groupe organisait des repas et avait une espèce de vie quotidienne. Elles écrivaient des textes, mais de manière séparée, sans dogme. Mais cela a très vite viré au dogmatisme le plus complet. N'étant pas lesbienne, mais ayant eu une histoire avec une de ces filles, puis ayant eu un copain après, j'ai été repoussée. Pour Antoinette, j'étais un homme puisque je n'avais pas voulu quitter mon analyste homme et que j'étais contre son stalinisme dogmatique. Bref, ces histoires militantes sont très tristes. Cela n'a pas eu de continuité. On a fait des groupes d'expression et de prises de consciences personnelles au MLF. Mais cela n'a pas réussi à questionner, au fond, la nécessité d'entrer dans des psychanalyses individuelles pour s'en sortir, trouver un boulot et gagner sa vie. Nous sommes une génération qui ne vit pas facilement au RMI. J'ai l'impression que cela a changé maintenant.

Chimères, revue et lieu

Une autre chose importante dans ton parcours est la participation à des revues comme Chimères, par exemple.

En 73, Félix et d'autres copains créent le Réseau alternatif à la psychiatrie. Cela débouchera sur une comparaison, au niveau européen, entre différentes manières de faire dans le domaine de l'analyse et de la psychiatrie. *Chimères* a été créée dans la foulée. Le Cerfi étant fini, il s'agissait de publier une revue

capable d'accueillir des travaux divers. Jean-Claude Polack et Danièle Sivadon, qui n'avaient pratiquement pas participé au Cerfi, ont eu un rôle central. J'y suis arrivée vraiment plus tard, après la mort de Félix, en 92. Dans ses débuts, il -semblerait que la revue ait donné plus de grains à moudre aux pys se posant des questions. Aujourd'hui, Chimères vient d'être repris par des jeunes de 35-40 ans. C'est en train de bouger vers autre chose. C'est une autre culture. Il y a tout un groupe, un peu comme le Cerfi, où l'on retrouve toujours le problème des fabrications de Félix. C'est un lieu à la fois de production intellectuelle, via une revue, et plus ou moins thérapeutique. Les gens qui le composent sont, en l'occurrence, en thérapie avec des gens du groupe. Cela crée une relation assez particulière par le biais de l'analyse, qui a de multiples entrées. Par contre, le projet initial de comparer les différents types de psychanalyse ou de thérapie psychiatrique s'est complètement perdu dans les sables. En fait, il n'y a plus personne pour le tenir. Parler de pratiques psychanalytiques dans un salon n'est pas du tout la même chose que la construction d'un objet en commun. Cette construction, ce chantier peuvent être les numéros de Chimères, mais c'est très à l'arraché. 23

Échecs de l'urbanisme de concertation

Comment as-tu été amenée à travailler sur la ville ?

C'est un peu par hasard. Le ministère de l'Équipement était venu demander au Cerfi de participer à son grand appel d'offres de recherche urbaine. Avec Félix, on avait bâti une réponse qui consistait à dire que, pour résoudre un problème d'urbanisme, il ne fallait pas se contenter de faire de beaux plans et de

penser aux trois fonctions à remplir. Il fallait faire des groupes de travail – aujourd’hui, on appelle cela la « démocratie participative » – qui réfléchissent à l’ensemble des dimensions en les croisant. À l’époque, on avait appelé cela des « promoteurs institutionnels d’équipements collectifs ». Cela avait été bien vu. On avait eu des contrats pour faire un promoteur institutionnel d’équipement collectif en hygiène mentale à Évry. On avait proposé de réaliser, un peu à la Foucault, une généalogie des grandes lignées d’équipements collectifs. Ils nous ont alors proposé d’animer un groupe de travail sur l’innovation dans les équipements culturels et sociaux. Il y a eu une année d’idylle entre certains cadres du ministère de l’Équipement, du commissariat au Plan et le Cerfi. Évidemment, tout cela s’est cassé net avec l’élection de Giscard. Mon contrat s’est terminé par une recherche sur la formation des fonctionnaires à la conception d’équipements collectifs innovants. N’ayant plus de contrat, j’ai travaillé avec une copine sur la rénovation du 13^e arrondissement de Paris. Comment faire en sorte que l’on

24 rénove un petit quartier sans tours ? Puis des gens du ministère de l’Équipement m’ont proposé un poste en me disant : « Anne, on te propose de t’embaucher parce qu’on t’aime bien pour tes idées. Mais ici, tu peux te les mettre dans la poche avec un mouchoir par-dessus. » Une fois les choses posées comme cela, on essaie de nager. Je tente d’organiser des échanges sans avoir moi-même de position ferme et définitive. Par exemple, par rapport à l’histoire des tours à l’heure actuelle, je ne sais pas s’il en faut ou pas. Par contre, cela m’intéresse d’animer des débats entre des gens aux positions contradictoires et essayer de créer des surfaces ouvertes avec les habitants d’un quartier. À chaque fois, je me retrouve plutôt dans l’organisation d’un espace de discussion ou de publication. Je publie la revue *Les Annales de la recherche urbaine*. C’est une revue qui n’a aucune autre doctrine que le parler ensemble. Je n’ai pas de doctrine sur la ville.

De ce point de vue, le Cerfi a essuyé un échec. Au début de la politique de la ville, on a eu des contrats dans des quartiers à Marseille et à Roubaix, dont le fameux quartier Alma-Gare. Deux copains ont été payés en tant que « techniciens de la population ». Ils ont produit avec elle un programme d'équipements relativement à la mode que j'estime être une erreur urbaine et architecturale énorme. Ils ont construit un quartier de courées de façon moderne avec des bâtiments de trois étages sous prétexte que les habitants le voulaient. Or ce quartier était complètement fermé. D'un autre côté, ils se sont battus avec les habitants pour que ce quartier bien situé, central, soit densifié. Dans les bâtiments de trois étages ont été accueillis des gens sans moyens à cause d'une mauvaise gestion des attributions. Il s'en est suivi des conflits quasiment racistes entre les anciens habitants, pourtant de gauche, qui avaient mené la lutte, et les nouveaux. Il y a eu une intervention de type culturel pour essayer de venir à bout de ce conflit. Par la suite, les votes pour Le Pen se sont multipliés dans le quartier d'à côté et la mairie a abandonné le quartier qui s'est 25 assez rapidement dégradé. Finalement, il a récemment été démoli. Nous avons un credo selon lequel le quartier n'allait pas se dégrader parce que ses habitants allaient l'entretenir. Ce credo a été complètement mis à mal. On s'est tout simplement aperçu que les habitants n'avaient absolument pas la capacité économique de maintenir le quartier à niveau. Mais derrière cela, c'est toute la politique de la ville qui était en cause et il n'y avait personne pour en parler. Elle a été captée par les autorités avec une proposition de mise à niveau moyennant un saupoudrage de subventions. Aujourd'hui, c'est l'ANRU qui démolit et reloge dans l'urbanisme dominant. Nous n'avons pas du tout réussi à inventer une alternative qui tienne par les habitants eux-mêmes, au-delà du travail des personnes qui l'animaient. Autre exemple, à Évry, des copains du Cerfi ont

aidé l'architecte Pastrana à construire le centre Désirée-Clary. C'est un centre intégré pour la petite enfance. Je ne sais pas si c'est l'architecture de Pastrana ou si c'est le programme, mais en tout cas, trente ans après, cela ne fonctionne plus et c'est à démolir. Il y a un énorme problème dans cette ville, c'est certain. D'un autre côté, il ne faut pas la voir pire qu'elle n'est en réalité. Il me semble que ce discours dénonçant les inégalités, parlant des émeutes, valide en fait la destruction de la société plus qu'il ne lutte contre. C'est mon hypothèse et j'ai l'intention de travailler dessus. On fait quand même des expériences ponctuelles de lieux ouverts. Par exemple, des copains ont tenu un lieu dans une friche du 18^e arrondissement, dans un des quartiers les plus difficiles. Cela s'est, dans l'ensemble, très bien passé, avec de petites anicroches gérées au jour le jour. De tels lieux peuvent exister avec une production culturelle et politique collective. Une production qui n'est pas fonctionnelle. C'est tout le problème des crédits de recherche. Quand on fait un rapport pour l'administration, il va justement manquer aux yeux de celle-ci l'aspect fonctionnel. À quoi cela sert-il ? Si les gens travaillent en essayant de servir à quelque chose de déjà repéré, cela ne va pas du tout aller, ils ne vont rien créer.



“Faire la révvolution, là où l’on se trouve”